

Prendre d'aimer et la Presse

AU NOM DE L'AMOUR

Découverte enthousiasmante de l'automne littéraire romand: Prendre d'aimer, de Gisèle Ansorge. Qui a obtenu le Prix Paul-Budry 1987 sur manuscrit.

Chaque année, dans le flot des parutions, le lecteur guette, comme le ferait un pêcheur pour une belle truite. Il cherche de quoi se nourrir, espérant l'œuvre rare, inattendue, qui saura le faire vibrer, le surprendre, l'enchanter. Si la production française de cet automne affiche une bonne tenue, il manquait encore, côté suisse, de quoi s'enthousiasmer, exception faite pour les œuvres de quelques écrivains réputés. Aussi, saluons l'événement : il s'appelle *Prendre d'aimer* et nous est donné par Gisèle Ansorge. Il s'agit d'un roman de la meilleure veine, le premier de l'auteur. Sur manuscrit, l'œuvre a décroché le Prix Paul-Budry 1987. Pourtant Gisèle Ansorge était plutôt connue pour son travail dans les arts visuels, en particulier pour le cinéma d'animation, où elle crée en complicité avec son mari, Ernest Ansorge. De livre, elle n'avait jusqu'à ce jour publié que *Le Jardin secret*, un recueil de nouvelles. Durant les premiers lustres du

XIX^e siècle, et jusqu'au lendemain du Sonderbund, *Prendre d'aimer* raconte la vie de Séverine. Née dans un village de la montagne valaisanne, à une époque où les conditions y étaient encore pratiquement médiévales, cette fille est engagée dans une grande maison de Sion, comme servante. Troussée par le fils de la famille, la candide bonne retourne chez ses parents plus grosse que de raison. Poussée par les circonstances, Séverine décide de fuir son passé, seule et sans rien. Elle longe le Rhône, et s'imagine arriver à la mer lorsqu'elle découvre la nappe du Léman.

Un ministre, naturaliste à ses heures, l'héberge entre sa sœur revêche et sa femme infirme. Mais une nouvelle fois elle sera forcée de partir. La voilà abordant à Lausanne, la grand-ville, avec ses quartiers populeux et misérables, avec ses salons aussi. Elle manque de s'y perdre pour toujours. Heureusement, un Fribourgeois la tire d'affaire, l'emmène avec lui dans ses terres. Ils se marient, et puis viendra la guerre du Sonderbund.

Une belle évocation

Le livre, par son contenu et ses descriptions, tient du roman naturaliste et historique. Gisèle Ansorge voit un monde filtré par son œil de cinéaste : les images sont précises, les découpages rigoureux, l'évocation puissante. Et surtout, il y a un formidable pouvoir de faire vivre des personnages, de les camper en quelques phrases. Autour de Séverine évoluent, pêle-mêle, curé, ursuline, famille, anciens mercenaires du Corse, soudard tatoué de boutonnières, le bon pasteur Charles-Auguste, bigotes pincées, pêcheur avec sa voile latine, belle-mère acariâtre, et toute une frise d'hommes et de femmes, tout un peuple avec ses beautés et ses laideurs. L'intrigue se trouve nourrie par une connaissance qui englobe l'histoire, les us et coutumes, les parlars régionaux, Gisèle Ansorge n'ignore pas plus les concoctions médicamenteuses que la manière de

mener un train de ferme et de griller une carpe sur la braise. D'une précision admirable, la langue se teinte parfois de couleurs locales. Chaque chapitre foisonne de renseignements, de descriptions, de saveur. L'humour et la truculence aussi peuvent être de la partie, à témoin la relation d'une cure à « Louèche », authentique morceau d'anthologie.

Un pays et ses gens

Dans *Prendre d'aimer*, Gisèle Ansorge a su saisir un pays et ses gens, leur mentalité, leurs réactions, comme peu ont su le faire. Son livre embrasse quelques thèmes, par exemple la condition de la femme au début du siècle dernier, mais surtout il en émerge une figure lumineuse, qui traverse des heures sombres, nomade sur les chemins de la vie, qui puise sa force au plus profond d'elle-même, au nom de l'amour. Après la lecture, Séverine vient habiter la mémoire. Elle laisse le même souvenir qu'une personne réellement rencontrée. Aussi espère-t-on que nombreux sont ceux qui feront sa connaissance.

RENÉ ZAHND

Le Matin, 1988

UNE FÊTE DE MOTS

L'année dernière, les membres du jury du Prix Paul-Budry eurent la surprise de découvrir un chef-d'œuvre. Dès les toutes premières pages des manuscrits (anonymes) soumis à leur jugement, ils virent la marque d'un talent exceptionnel: qui donc se cachait derrière le pseudonyme d'« Aigremoine » ?

Nous étions dans un village misérable du Valais, vers 1820, c'est-à-dire après les guerres napoléoniennes

qui avaient apporté la famine et dévasté la région. L'auteur inconnu évoquait dans de courts chapitres la vie quotidienne de ces montagnards ignorants, démunis. Chaque phrase faisait mouche, dans sa simplicité, chaque détail donnait l'impression d'avoir été observé sur le vif. Plus on avançait dans la lecture de *Prendre d'aimer*, plus se renforçait la conviction de trouver là un livre comme il en paraît un ou deux tous les dix ans : oui, un chef-d'œuvre.

L'enthousiasme du lecteur atteint un premier paroxysme lorsqu'on l'entraîne aux bains de Louèche : descriptions, portraits, dialogues ressuscitent un monde. Quand nous saurons, plus tard, que Gisèle Anserot est l'auteur de ce livre si grouillant de vie et de vérité, nous comprendrons mieux : elle est, comme son mari, cinéaste. Oui, c'est un œil de cinéaste qui voit cette réalité disparue et nous la rend avec tant d'exactitude. Un mot, ici, sur la langue de Gisèle Anserot. D'abord, elle a retrouvé le vocabulaire de l'époque, différent à Louèche, à Sion, à Villeneuve, à Lausanne, ou à Fribourg où nous suivrons l'héroïne, Séverine Pitteloud, dans sa pérégrination. Voici, par exemple, le grand cuisinier français Mirepoix, « illustre homme de bouche qu'on se passait de noble à bourgeois », préparant un repas de noce chez les Vogel-matten, de Sion. Quelle fête de mots ! Ce ne sont que « poêlon à filer le sucre, emporte-pièce à mouler, cornet de papier de meringue, récipient à détremper un litron de feuilletage ». La connaissance de ces termes reflète celle des mœurs, de la nourriture, du vêtement, du parler...

Mais si la « reconstitution » historique est impeccable, *Prendre d'aimer* est aux antipodes de ce que Julien Green appelait le « style messire ». Ces hommes, ces femmes sont nos contemporains par leurs passions, leurs désirs, leurs peurs, leur courage ou leur lâcheté. Quelle

merveille que le récit du séjour de Séverine chez le pasteur de Villeneuve, entomologiste amateur, que l'évocation de cette paroisse, de la famille du ministre, des hôtes reçus à la cure...

Et l'action ? La plus simple – procédant des heurs et malheurs de Séverine – mais la plus captivante car Gisèle Ansorge possède l'art de mêler continuellement, d'imbriquer les uns dans les autres les éléments romanesques, descriptions, dialogues, événements, réflexions, tout ce qui fait le grain de l'existence. C'est l'art des femmes plus que des hommes. Il permet à Gisèle Ansorge de nous captiver – par ses phrases sans adjectifs, nettes comme un dessin – des premières lignes à la dernière des trois cent vingt pages de son roman, sans une seconde d'ennui.

ROGER-LOUIS JUNOD
Coopération, 1988

PRENDRE D'AIMER

Le jury du Prix des Auditeurs de « La Première », composé de vingt-six auditeurs, a décerné son prix 1989 à l'écrivain vaudois Gisèle Ansorge, pour son roman Prendre d'aimer, paru aux Éditions Campiche. Gisèle Ansorge est la première femme écrivain à obtenir ce prix, puisque celui-ci fut attribué à Étienne Barilier en 1987 puis, l'an dernier, à l'écrivain allemand Beat Sterchi.

Récentes, mais d'une qualité qui laisse augurer un brillant avenir, les Éditions Bernard Campiche publient le roman qui a obtenu en 1987 le Prix Paul-Budry sur manuscrit.

L'auteur, Gisèle Ansorge, est de Morteau. Après des études de pharmacie, elle se lance avec son mari

dans le domaine du cinéma d'animation. Au niveau littéraire, elle compte déjà à son actif des pièces de théâtre et des nouvelles, dont un recueil, *Le Jardin secret* (Éditions Plaisir de Lire), a obtenu en 1985 le Prix de Fribourg.

On peut espérer que *Prendre d'aimer* sera son premier mais non son dernier roman, car sa beauté révèle un talent en pleine maturité, capable d'enfanter une œuvre ample. Un talent qui n'a assurément rien à voir avec un feu de paille.

L'histoire se situe au début des années 1800, dans une Suisse qui se relève tout juste de la famine et des guerres napoléoniennes. Les cicatrices, au sens concret comme au figuratif, sont encore fraîches et douloureuses. C'est Séverine, petite Valaisanne de famille pauvre, qui emmène le lecteur tout au long d'une existence difficile, à travers cette Romandie tour à tour alpine, lacustre, puis campagnarde, catholique ou protestante, sauvage ou citadine. L'auteur s'est livrée à une recherche documentaire importante, ce qui confère au livre une richesse de détails, une précision de description, et une authenticité de vocabulaire admirables, faisant de lui, « mine de rien », une très intéressante fresque historique autant qu'un roman passionnant. Il témoigne d'une société rude, d'une nature rustre – les épithètes sont inversables – à une époque plutôt sombre. La condition féminine n'était alors qu'une immense mais inconsciente injustice. La solidité, de corps comme de caractère, garantissait seule la survie. L'homme revendiquait avant tout à boire et à manger. Quant au bonheur, c'était une autre paire de manches... On y songeait comme à une gourmandise pour les riches, un occasionnel dessert pour les chanceux, un éventuel cadeau de la Providence, un aléatoire surplus. Mais point comme à une évidence ou un dû de la vie.

Tout commence dans la montagne valaisanne, où les premiers touristes anglais font leur apparition, en chaises à porteurs. Puis aux cures thermales de Loèche, où la « crème » du monde entier déambule, les robes troussées sur l'eau verte, cloques comiques et disgracieuses, surmontées de visages sérieux et avachis... tout cela entrant parfois en collision avec les ridicules petites tables flottantes balançant sur les vapeurs les statuetstes saintes, les missels, les victuailles. À Sion ensuite, puis le long du Rhône, indompté fleuve méandreux, générateur de marécages hanté de « fayonnes », avec ses rives lacérées d'argousiers argentés, sa fabuleuse faune. On chemine ainsi jusqu'à Villeneuve, au bord de cette mer bleue qui n'est que le Léman. Villeneuve la confortable. Puis Lausanne, cité portuaire, commerçante, industrielle, ses basses rues, sa débauche. Et enfin l'agreste pays fribourgeois, mis à sac bêtement et brutalement par les chicanes de religion.

Tout commence avec une petite fille, pour aboutir à une femme merveilleusement « charpentée », un être vainqueur, qu'on aime et qu'on admire.

CATHERINE BALLESTRAZ

Journal du Haut-Lac et Journal de Sierre, 1989

PRENDRE D'AIMER

Les heurs et malheurs de Séverine Pitteloud, l'héroïne de Prendre d'aimer, auraient pu fournir matière à un roman-fleuve. Gisèle Anserot, qui est une conteuse née et dont on devine que le plaisir qu'elle a d'écrire se confond avec celui de nous dire une histoire, a préféré les condenser en un seul volume. Est-ce parce qu'ainsi le rythme s'accélère et fait se bousculer les aventures qu'on a, quoique tout décidé à se laisser prendre au charme

d'un récit fluide et sans longueurs, quelque peine à admettre la vraisemblance de tant de péripéties accumulées.

Nous sommes dans les débuts du XIX^e siècle, à la fin des guerres napoléoniennes. Séverine, huitième enfant d'une pauvre famille valaisanne, naît dans un sentier de vigne. Jetée ainsi dans un monde hostile, elle ne peut entrevoir d'autre avenir que celui que voudront bien lui réserver ses maîtres successifs, car elle semble bien être née pour un état de permanente servitude.

Elle se rebellera pourtant. Après avoir subi les humiliations infligées par une tante religieuse, elle sera placée comme petite servante dans une noble famille à Sion ; « fille à maître », elle se fera violer par Gaspard de Vogelmann, fils de la maison et, enceinte, elle sera purement et simplement renvoyée. Plutôt que de retourner chez les Ursulines, comme le lui conseille son curé, elle décide de s'enfuir et de quitter le Valais. Commence alors un long itinéraire, semé de risques et d'embûches, de Villeneuve à Lausanne et Fribourg. Acculée aux plus basses besognes, forcée de se prostituer pour survivre, Séverine semble être à peine éclaircie par les turpitudes d'une existence dont elle cherche, avec obstination et courage, à se libérer. C'est dans un village fribourgeois, qu'elle trouvera enfin la sérénité, voisine du bonheur.

Fort heureusement, Gisèle Ansermet, qui veut, en narrer la vie de Séverine, décrire la difficile condition de la femme au siècle dernier, évite les lieux communs idéologiques. Elle tempère la fécondité de son imagination par un certain souci du réel ; la société de ce temps se concrétise, prend forme et relief à travers la subjectivité d'un destin individuel. Le roman abonde en notations impitoyables sur les classes dirigeantes de l'époque, sur la petite noblesse, prétentieuse, arrogante et dédaigneuse,

sur certains milieux religieux plus formalistes, égoïstes que charitables.

La narratrice réussit à associer le lecteur au récit d'une vie qui se construit dans l'effort et arrive, non sans meurtrissures, à triompher des contraintes sociales qui paraissaient la condamner à la médiocrité.

FERNAND DUCREST

La Liberté, 1989

LA SUISSE ROMANDE AU XIX^e SIÈCLE: DU ZOLA!

Gisèle Anserge s'est prise d'affection pour un monde dont elle restitue coutumes, odeurs et saveurs sans tomber dans le lieu commun.

Le roman historique est souvent l'art de broder sur de grands lieux communs. Avec Gisèle Anserge, il prend un autre sens. En nous racontant l'histoire de Séverine, Valaisanne, servante à Villeneuve, ouvrière à Lausanne, fermière dans le canton de Fribourg, l'auteur se situe certes en terrain connu. Mais ce début de XIX^e siècle où se passe l'action nous apparaît bien vite comme un monde étrange, que le récit explore avec une méticulosité tranquille.

Comment vivait-on dans le Valais ancien? De quoi se composait le train de maison d'une grande famille de Sion? Quelles étaient les pratiques culinaires, sanitaires, médicales sur les bords du Léman? Quel langage parlait-on? Au gré d'une narration qui captive en chacune de ses étapes, Gisèle Anserge répond à ces questions avec une science qu'on devine immense, où le folklore et l'histoire locale voisinent avec une connaissance approfondie du monde naturel.

Après une jeunesse passée en Valais, Séverine est recueillie à Villeneuve dans la famille d'un ministre (c'est-à-dire d'un pasteur), et c'est là l'occasion de camper une galerie particulièrement réussie de personnages d'abord comiques, qui se nuancent avec le temps et finissent par attacher. Parmi eux figure la cuisinière Clotilde. Connaissant bien des secrets, elle fait appel parfois aux services d'une sorcière, la Biaudet, qui a su lui redonner l'affection de son mari (recette : mettre un cœur de caille femelle dans son corsage, et glisser dans la poche de son homme un cœur de caille mâle).

Bien sûr Charles-Auguste, le ministre, condamnerait ces pratiques s'il en avait connaissance. Parmi la cohorte de pasteurs qu'a dépeints la littérature romande, ce digne ecclésiastique occupera sans doute une place à part. En ce début de XIX^e siècle, le pasteur n'est pas encore cet être nourri de paroles bibliques qu'il est devenu par la suite. Si Charles-Auguste moralise dans ses prêches et cite à l'occasion la Sagesse de Salomon, son inspiration est ailleurs. C'est un homme des Lumières, lecteur de Voltaire et de Rousseau, disciple de Cuvier et, à ce titre, passionné de sciences naturelles.

Le mardi est du reste son « jour de naturalisme » : il le passe dans les marécages du Rhône, en quête d'insectes, de batraciens, de végétaux qu'il collectionne et réunit dans son cabinet de physique. Sa connaissance des simples lui vaut d'être tenu pour un *meige* (guérisseur) et d'être appelé au chevet de ses paroissiens malades. Séverine, qui « aime soigner », l'accompagne dans ses tournées, applique des ventouses, des sangsues, tout en se souvenant des remèdes qu'utilisait, en Valais, la « ventrière » (sage-femme) Noémie : « ragaillardir le malade avec un bon bouillon au mou de veau, lutter contre sa fluxion avec un collier de gousses d'ail passé autour du cou, le purger avec un morceau d'agaric ».

La sympathie de Charles-Auguste pour sa jeune servante l'amènera, dans un moment d'abandon, à oublier la retenue qui convient à son ministère. Séverine quitte Villeneuve, et c'est alors l'occasion de peindre un autre milieu : celui des indienneries de Lausanne. Vision saisissante, à la Zola, d'une ville où l'élégance des beaux quartiers voisine avec les puanteurs de la Louve, qui coule non loin de la place de la Palud. À cette misère, Séverine échappe en suivant un paysan fribourgeois qu'elle finira par épouser : ce qui lui vaudra d'assister, « de l'autre côté de la barrière », aux escarmouches du Sonderbund.

Le titre du livre, *Prendre d'aimer* (qui signifie prendre en affection) pourrait faire penser à quelque histoire d'amour. Mais l'amour (au sens romanesque) tient peu de place dans ce récit où d'ailleurs la subjectivité n'intervient guère. Ce qu'on se prend à aimer, en lisant les pages de Gisèle Ansorge, c'est le monde où elle a su nous faire entrer, dont elle a su restituer les coutumes, les odeurs, les saveurs.

LUC WEIBEL

Journal de Genève et Gazette de Lausanne, 1988

GISÈLE ANSORGE, ROMANCIÈRE

Gisèle Ansorge est une femme discrète. Elle surprend par ses mâles audaces. Cette dame réservée qui vit dans une calme villa d'Étagnières, fait fuser les images et les récits. Au moment où elle signe le scénario d'une dramatique de télévision choisie pour la Rose d'or, elle nous montre ses collages. Lorsqu'on croit saisir l'esthète par ses encres, elle se livre en secret à des compositions textiles. Vous croyez l'encager dans des arts immobiles ? Tout explose sous ses doigts ! Elle imagine, avec son mari

le cinéaste Ernest Anserge, une technique de dessin au sable et, du bout de son pinceau, sur une table de verre, elle déploie sous la caméra les mailles et les volutes de contes fantastiques. Nous voici dans la matrice d'une fille qui se métamorphose en pouliche hennissante et met bas une progéniture qui tourbillonne au ciel comme des boules de feu. À eux seuls, ses onze films d'animation, des *Corbeaux* de 1967 à *L'Enfant qui vola la lune* de 1987, en passant par *Anima*, rêve génial sur les âges de la femme, composent une œuvre. Celle-ci fut récompensée l'an dernier par un prix spécial de la Fondation vaudoise pour la promotion et la création artistiques. Mais la diabolique et timide Gisèle avait déjà l'esprit ailleurs. Ses nouvelles du *Jardin secret* avaient reçu un prix littéraire à Fribourg en 1985, comme autrefois Radio-Genève avait couronné l'une de ses pièces policières et comme un jury d'Enghien avait distingué son théâtre.

Vous suivez ? Elle est née à Morteau, dans un pli du Jura si serré qu'il lui fallut, pour respirer, éclater par le haut. Elle se mit à préparer son alchimie par des études de pharmacienne. Sans mélanger les éprouvettes, avec une maîtrise de professionnelle, elle a travaillé tour à tour ou simultanément dans les alambics du cinéma, des arts plastiques, de la radio, de la télévision. Et n'oublions pas la littérature. Les critiques l'observent, interloqués, ne sachant où placer ses produits dans leur armoire.

C'est en qualité de romancière que Gisèle Anserge nous a réservé sa plus récente surprise. L'an dernier, voilée sous l'anonymat, elle a remporté le Prix Paul-Budry pour un récit au nom curieux, *Prendre d'aimer*, qui signifie en ancien langage de Suisse romande « tomber amoureux ». Ou « amoureuse ».

La rumeur circule vite. On vient de découvrir, se mit-on à murmurer partout, un manuscrit d'une vigueur

peu ordinaire! Le livre est sorti de presse cet automne chez Bernard Campiche. La présentation, comme de coutume chez cet éditeur, manifeste un soin extrême, mais la gravure un peu mièvre de Villeneuve qui orne la couverture, même si le graphiste l'a mise de travers, reflète moins bien le contenu que ne l'auraient fait des bois coloriés à la manière des almanachs.

Avec Séverine, « fille à maître » du Valais, Gisèle Anserge nous a donné une sœur des Gil Blas, de Moll Flanders ou de Tom Jones. Elle vient d'écrire, très exactement, un roman picaresque. Basse extraction de l'héroïne, foisons anecdotiques, passage de la pauvre chez les riches qui l'exploitent, mais sont bizarrement agités par l'insolence de sa force primitive et par la séduction ambiguë de sa soumission. On la viole, bien entendu. Mais est-ce un crime puisqu'elle se montre consentante, comme une plante malmenée qui pompe sa goutte et chaque fois repique ?

L'instinct du picaresque conduit Gisèle Anserge à travers une Suisse romande superstitieuse et malpropre. Voici Séverine dans l'arrière-cuisine d'une grande famille sédunoise; chez un rescapé des guerres napoléoniennes vivant en sauvage sur les rives du Rhône; chez un pasteur de Villeneuve, tellement porté sur les sciences naturelles qu'en découvrant un noyé il commence par s'émerveiller des insectes suçant ses orbites. La voici parmi les fêtards d'Ouchy et dans les bouges de la rue du Pré; toujours à Lausanne, dans une fabrique d'indiennes où l'on fait suer les miséreux; enfin dans la campagne fribourgeoise où des soudards protestants trucident le mari qu'elle s'est enfin trouvé.

La réussite de ce genre littéraire tient à un rythme, à une fuite en avant, au passage rocambolesque d'un milieu social à l'autre, à une articulation quasi

cinématographique d'escapades, de menaces et de rencontres. Abîmes de pauvreté, fornication avec un mourant, coups de théâtre, passages en tangente dans les événements de l'Histoire... Jamais, chez la Valaisanne, ne cesse de battre un cœur vaillant. Le dernier épisode du livre est l'acte de générosité que parvient à imaginer encore celle qui a tout perdu.

Gisèle Ansorge maintient le train par une prose d'une élégance serrée, manifestant aussi peu de sentimentalité qu'un homme rude, qu'elle décrit, qui chassait ses émotions comme on se débarrasse d'une puce. Sans brader un instant ses remarquables qualités d'écriture, elle a recherché les vertus d'un art populaire où les couleurs sont roborantes et les traits gravés à la manière d'Épinal.

Le choc qui fit naître ce récit, raconte l'auteur, fut la lecture d'une loi du Dixain de Sion qui obligeait une fille mère à répondre, en pleines douleurs de la gésine, à trois notables, rangés auprès de son lit pour l'entendre avouer, jambes écartées, le nom du père. Comme le violeur de Séverine était un noble, il ne restait à la servante qu'une issue: disparaître. Ainsi commence son vagabondage le long du Rhône.

L'aquarellage appuyé et les noirceurs du Valais, de Vaud et de Fribourg nous restituent la première moitié du XIX^e siècle, des ravages des guerres napoléoniennes au Sondrebond. Gisèle Ansorge s'est jetée sur tous les livres qui purent l'informer sur cette période, avec une prédilection pour les vieilles nomenclatures, les inventaires d'herbes médicinales, les traités pour l'élevage des mouches à miel, les journaux de mode, les mises en garde contre les ruses des maquignons, les dictionnaires régionaux, les traités de médecine qui sont allés des trucs de rhabilleurs aux traités du D^r Tissot. Elle a retrouvé les

formules de ces rebouteuses qui savaient découvrir chez les impuissants « l'aiguillette nouée » et conduisaient parfois leurs patients, fouettés par les poisons aphrodisiaques, jusqu'à la tombe. « C'est en tuant du monde, dit l'une de ces créatures, qu'on apprend son métier. »

Ainsi *Prendre d'aimer* acquiert, la richesse composite du Grand Albert et des chroniques vendues par les colporteurs, avec secrets de femmes, actes de magie (un paysage surgit du Léman, à Villeneuve, si l'on regarde ses eaux à certaines heures en se penchant au ras du sol), recettes, prescriptions de santé (contre le rhumatisme, avalez une limace), curiosités historiques, sorcellerie, dictons, proverbes, chansons, sentences et tournures locales.

Avec une habileté sidérante, la romancière a fait couler tout cela, par résurgence, dans ses descriptions, ses dialogues, les manières de penser de ses personnages et dans son écriture mimétique. Il y a un travail d'antiquaire, peut-être excessif, dans cette accumulation de détails d'époque. Mais comment ne pas rire des bas de coton du pasteur de Villeneuve « qui troue facilement à cause de ses excroissances » ? Comment ne pas reconnaître un écrivain subtil dans cette phrase : « Mademoiselle Lépinard habitait une sorte de maison-sépulcre : quand on sonnait, elle venait répondre en retenant la porte. » Comment ne pas savourer des expressions comme celles-ci : « Il riait à la muette » ou « caillouter un chat » ?

Dans une très belle saison littéraire, c'est l'un des livres forts.

BERTIL GALLAND
24 Heures, 1988